

*Lettres II. Les années Godot (1941-1956)* de Samuel Beckett  
*En attendant Godot* de Samuel Beckett, mise en scène de  
François Girard

Gilbert David

Numéro 257, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83616ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

David, G. (2016). Compte rendu de [*Lettres II. Les années Godot (1941-1956)* de Samuel Beckett / *En attendant Godot* de Samuel Beckett, mise en scène de François Girard]. *Spirale*, (257), 84–86.

# Beckett et Godot dans le temps et maintenant

Par Gilbert David

## LETTRES II. LES ANNÉES GODOT (1941 - 1956)

de Samuel Beckett

Traduit de l'anglais par André Topia  
Éditions Gallimard, 2015, 768 p.

## EN ATTENDANT GODOT

Texte de Samuel Beckett,  
mise en scène de François Girard \*

Où'il me soit permis de faire état d'abord de mes premiers contacts avec l'œuvre de Beckett. Durant l'été de mes 17 ans, en 1964, alors que mon emploi de magasinier à la Pharmacie de Montréal m'accablait par sa nature routinière qu'avaient les vociférations d'un gérant tyrannique, j'ai dévoré tout le théâtre de Beckett disponible à l'époque. Cette double expérience fut décisive : j'ai cessé de croire en Dieu. S'il y a une leçon humaniste à tirer de l'œuvre beckettienne, c'est bien celle de se garder de toute illusion salvatrice, qu'elle soit humaine ou, pire, d'essence surnaturelle. Au Québec, la chronique nous apprend que c'est grâce à Jan Doat, qui programma *En attendant Godot* au Conservatoire d'art dramatique en 1956 (avec Albert Millaire en Vladimir), que Beckett fut joué pour la première fois à Montréal. Puis ce fut la toute jeune compagnie d'avant-garde L'Égrégore qui monta, dans un théâtre de poche, puis en tournée, *Fin de partie* au début des années 1960, quelques années avant que la troupe française Renaud-Barrault, en tournée à Montréal en 1964, ne propose *Oh les beaux jours* au Théâtre du Rideau Vert. La Ville de Québec n'est pas en reste alors

que *Fin de partie* est présentée au Théâtre de l'Estoc en 1965.

### Beckett et les coulisses épistolaires de Godot

Résultat d'une vaste et admirable entreprise éditoriale, doté d'un impressionnant appareil de notes, de précieuses notices biographiques et d'une abondante bibliographie, *The Letters of Samuel Beckett* a nécessité la contribution de plusieurs institutions universitaires états-uniennes et européennes, généreusement soutenues par d'innombrables fondations ; la traduction française du deuxième volume, publié en 2011 chez Cambridge University Press, a paru en 2015 chez Gallimard sous le titre *Les années Godot*, qui couvrent la période 1941-1956. L'accès à ces très nombreux inédits réserve quelques surprises et les propos qui y sont consignés constituent, pour les spécialistes, un complément indispensable à la biographie du célèbre écrivain d'origine irlandaise (1906-1989).

Selon les chronologies très détaillées de l'ouvrage, l'écriture d'*En attendant Godot* s'étend du 9 octobre 1948 au 29 janvier 1949, et

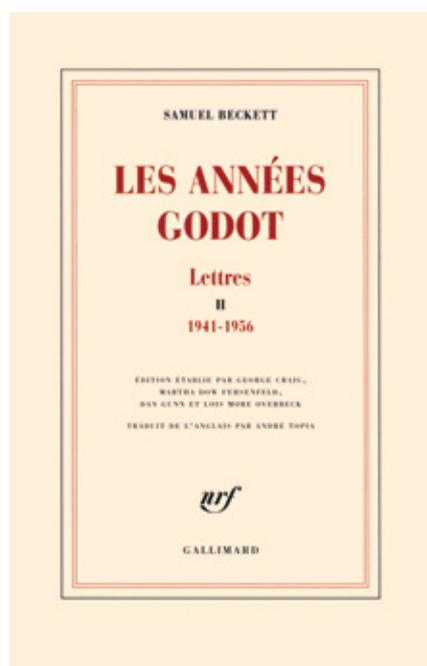
Beckett s'y attèle pour échapper au dur labeur de ses premiers romans expérimentaux en français : *Molloy*, *Malone meurt*, *L'innommable*, que les Éditions de Minuit acceptent de publier en novembre 1950. Publiée chez le même éditeur en octobre 1952, *En attendant Godot* est créée, dans une mise en scène de Roger Blin au Théâtre de Babylone, le 5 janvier 1953. Dès que la pièce commence à circuler dans les milieux de la critique et de la presse et qu'elle gagne en notoriété, Beckett est régulièrement sollicité pour s'expliquer sur ses « intentions » et sur ce que « représentent » les personnages de Vladimir et Estragon, de Pozzo et Lucky. Son attitude hostile face à de telles demandes est légendaire. Toutefois, la lecture de certaines de ses lettres ne manque pas d'étonner : à côté des habituelles dénégations, comme celle qu'il sert à Michel Pollac de la radio française : « *Je ne sais pas plus sur les personnages que ce qu'ils disent, ce qu'ils font et ce qui leur arrive. [...] Je ne sais pas qui est Godot. Je ne sais même pas s'il existe. Et je ne sais pas s'ils y croient ou non, les deux qui l'attendent* », on trouve ailleurs : « *L'esprit de la pièce, dans la*

mesure où elle en a, c'est que rien n'est plus grotesque que le tragique, et il faut l'exprimer jusqu'à la fin, et surtout à la fin », ou encore : « Ce n'est pas non plus, pour moi, une pièce symboliste, je ne saurais trop insister là-dessus. Il s'agit d'abord et avant tout d'une chose qui arrive, presque d'une routine, et c'est cette quotidienneté et cette matérialité qu'à mon avis il importe de faire ressortir. »

Alors que les demandes de droits de traduction et de représentation se multiplient (à Londres, à Dublin, à New York, en Allemagne, en Italie, au Mexique, au Brésil, etc.), Beckett s'enquiert auprès de ses interlocuteurs les plus proches de la crédibilité des demandeurs et, une fois une production réalisée, s'inquiète de la qualité de la mise en scène et du jeu, laquelle n'est d'ailleurs pas toujours au rendez-vous... Outre celles qui témoignent des liens très étroits qu'il a noués avec Roger Blin, il faut faire une place à part aux lettres adressées à Alan Schneider qui, au terme de nombreuses péripéties, crée *Waiting for Godot* le 3 janvier 1956 au Coconut Grove Playhouse à Miami, devant un public bien-pensant qui en vient rapidement à quitter massivement la salle... Dans une lettre datée du 27 décembre de l'année précédente, il écrit au metteur en scène américain : « Très heureux de vos remarques sur Vladimir, il est l'âme de la pièce et le fait qu'il ne convenait pas à Londres fut presque un désastre. [...] Mais il me vient à l'esprit une ou deux choses qui peuvent aider vos acteurs. Si vous pensez que ce n'est pas le cas inutile de les leur mentionner. L'une d'elles concerne Pozzo. C'est un hypomaniaque et la seule façon de jouer le rôle est de jouer la folie. Les difficultés qu'ont toujours rencontrées les acteurs pour ce rôle (à part sa mécanique qui est tout simplement compliquée) viennent je pense des efforts qu'ils font pour le clarifier et lui donner une unité et une continuité qu'il ne peut tout simplement pas recevoir. En d'autres termes ils essaient

de le fixer de l'extérieur. [...] La tentation est de minimiser une irresponsabilité et une discontinuité qui devraient être au contraire soulignées. »

Lorsque Beckett et Schneider se retrouvent ensemble fin 1955 à une représentation de *Godot* à Londres dans une mise en scène de Peter Hall, le dramaturge ne se prive pas de prendre quantité de notes ni de déclarer à la cantonade : « Ce n'est pas ça du tout. » On sort donc de l'ouvrage copieux qui rassemble ces lettres de Beckett avec la conviction



que le dramaturge qui s'apprête à écrire « un truc encore pire » - ce sera *Fin de partie* - sait très bien ce que réclame son théâtre pour qui ne cache pas son « aversion pour les demi-mesures et les fioritures, c.à.d. précisément pour les choses que veulent 90 % des habitués des théâtres ». Beckett aura l'occasion de mettre en pratique ses hautes exigences en montant lui-même *Godot* en allemand au Schiller-Theater de Berlin en mars 1975.

#### **Godot au TNM : un ratage de première**

François Girard, à qui le Théâtre du Nouveau Monde (TNM) a confié la mise en scène d'*En attendant*

*Godot*, n'est certes pas le premier venu ; il a à son crédit des films et des productions scéniques appréciés d'un large public et salués par la critique. Pour accepter l'invitation de Lorraine Pintal, il aurait exigé de pouvoir compter sur la disponibilité de quatre acteurs auxquels il destinait les rôles devenus mythiques dans le répertoire contemporain, soit : Alexis Martin (Vladimir), Benoît Brière (Estragon), Pierre Lebeau (Pozzo) et Emmanuel Schwartz (Lucky). Une telle distribution peut paraître impressionnante à première vue, mais ce qui frappe toutefois, c'est la relative jeunesse des acteurs retenus... ce qui aurait dû nous valoir un jeu nerveux et une enfilade de gags burlesques - comme ce fut le cas à New York en 2013 avec des acteurs pourtant très âgés dans les rôles de Vladimir (Patrick Stewart, 73 ans) et Estragon (Ian McKellen, 74 ans), dont on peut constater la réjouissante vitalité comique ici : <https://www.youtube.com/watch?v=MUXtzkLTABI>. Hélas, Alexis Martin se prend littéralement la tête en oubliant d'être fébrile comme une mouche et Benoît Brière ne sait que se lamenter, sans parvenir à établir une complicité organique avec son comparse. Pierre Lebeau, de son côté, joue faux et de manière monotone son Pozzo, qui devrait nous effrayer par sa folie et sa cruauté gratuite - mais au Québec les acteurs ont souvent du mal à assumer la méchanceté de leurs personnages... Quant à Emmanuel Schwartz en Lucky, il s'en tire correctement, sans plus.

Du côté de la production, les choses ne sont guère plus convaincantes. Le décor de François Séguin est un contresens affligeant : l'arbre mort montre un bois d'une douce blondeur et il est planté sur un îlot de sable fin, sans doute pour évoquer un quelconque paradis perdu. Mais le pire est la volonté du scénographe de sursignifier le lieu en imposant la métaphore d'un sablier d'où s'écoule le sable fin, pendant que l'arbre du



Shuler Hensley (Pozzo), Patrick Stewart (Vladimir), Billy Crudup (Lucky) et Ian McKellen (Estragon) dans *Waiting for Godot*, mise en scène de Sean Mathias, Cort Theatre (New York), du 26 octobre 2013 au 30 novembre 2014.

deuxième acte est déjà disposé symétriquement à vue pour le cas où on n'aurait pas compris que la pièce est sur le temps infini d'une attente qui ne débouchera que sur une nouvelle promesse de rendez-vous avec Godot. Jamais, au grand jamais, on aura été saisi par le fait que les créatures de Beckett *jouent* pour passer le temps – et, qui sait ? pour tromper la mort – et que le lieu d'ancrage de ce jeu est un plateau de théâtre, avec ses planches et ses toiles de scène plus ou moins décaties – ce qu'avait admirablement exploité André Brassard dans sa mise en scène de 1993, également présentée au TNM.

Et les costumes alors : si peu défraîchis. Et les éclairages : trop insistants et trop bavards. À vouloir faire *songé*, le metteur en scène s'est égaré dans un esthétisme tape-à-l'œil – une spécialité du TNM, il est vrai. Bref, l'entreprise se solde par un énorme déficit de pertinence dont la source évidente est le manque de répétitions puisqu'en fin de compte les acteurs semblent avoir été laissés à eux-mêmes et qu'ils font ce qu'ils peuvent, c'est-à-dire rien qui vaille la peine d'y perdre deux heures et demie de sa vie en assistant à leurs piteuses simagrées.

Passer de la sorte à côté d'un type de jeu qui conviendrait à un théâtre aussi intransigent que le *Godot* de Beckett n'est que trop révélateur de l'état de délabrement avancé d'un mode de production devenu industriel et qui n'abuse que ses promoteurs. Cette situation est certes préoccupante au TNM car la maison a ses prétentions, mais le mal est plus généralisé qu'on

ne le croit sur nos scènes établies aujourd'hui. Et ce ne sont pas des distributions de vedettes, avec leur emploi du temps surchargé, qui seront capables de changer bientôt la donne... ■

\* EN ATTENDANT GODOT. Texte de Samuel Beckett, mise en scène de François Girard, dramaturgie de Serge Lamothe, décor de François Séguin, costumes de Renée April, éclairages de David Finn, avec Benoît Brière (Estragon), Alexis Martin (Vladimir), Pierre Lebeau (Pozzo), Emmanuel Schwartz (Lucky) et Mounia Zahzam (Le garçon). Une production du Théâtre du Nouveau Monde, du 1<sup>er</sup> au 26 mars 2016.



Benoît Brière (Estragon) et Alexis Martin (Vladimir) dans *En attendant Godot*, mise en scène de François Girard, Théâtre du Nouveau Monde, mars 2016. Photo : Yves Renaud.